

# La violence fondamentale



idem

JEAN BERGERET

La violence  
fondamentale

L'inépuisable Œdipe

DUNOD

La première édition de cet ouvrage est parue en 1984, aux éditions Bordas. Les nouvelles éditions ultérieures ont eu lieu en 1996 et 2000 chez Dunod.

Le pictogramme qui figure ci-contre mérite une explication. Son objet est d'alerter le lecteur sur la menace que représente pour l'avenir de l'écrit, particulièrement dans le domaine de l'édition technique et universitaire, le développement massif du photocopillage.

Le Code de la propriété intellectuelle du 1<sup>er</sup> juillet 1992 interdit en effet expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Or, cette pratique s'est généralisée dans les établissements

d'enseignement supérieur, provoquant une baisse brutale des achats de livres et de revues, au point que la possibilité même pour

les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée. Nous rappelons donc que toute reproduction, partielle ou totale, de la présente publication est interdite sans autorisation de l'auteur, de son éditeur ou du

Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris).



© Dunod, 2014 pour cette nouvelle présentation  
et pour l'avant-propos.  
ISBN 978-2-10-070715-7

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

# Table des matières

AVERTISSEMENT .....	IX
AVANT-PROPOS .....	XI
INTRODUCTION .....	1
PARTIE I. CŒDIPE ET SOPHOCLE .....	11
Chapitre 1. CŒdipe avant Sophocle .....	13
Chapitre 2. Position de Sophocle .....	25
Chapitre 3. Première lecture d' <i>Cœdipe-Roi</i> : le discours manifeste .....	29
Chapitre 4. Seconde lecture d' <i>Cœdipe-Roi</i> : la recherche du discours latent .....	31
Première étape, 31 • Deuxième étape, 35 • Troisième étape, 37 • Quatrième étape, 39	
Chapitre 5. Troisième lecture d' <i>Cœdipe-Roi</i> : le rétablissement de la chronologie .....	45
Premier épisode, 46 • Deuxième épisode, 50 • Troisième épisode, 53 • Quatrième épisode, 54 • Cinquième épisode, 56 • Sixième épisode, 57 • Septième épisode, 61 • Huitième épisode, 62 • Neuvième épisode, 64 • Dixième épisode, 67	
Chapitre 6. Cœdipe à Colone .....	71

## VI – Table des matières

PARTIE II. FREUD, CEDIPE ET LA VIOLENCE .....	75
Chapitre 7. De Sophocle à Freud .....	77
Chapitre 8. Freud, Hamlet et l'Orestie .....	83
La face cachée de l'Œdipe .....	83
« Être ou ne pas naître ? » .....	86
L'Orestie, face cachée de Hamlet .....	93
Chapitre 9. Freud à la découverte de l'Œdipe .....	99
Œdipe à Paris .....	100
Le complexe d'Œdipe .....	101
La grande époque .....	104
La violence et la mort .....	114
Chapitre 10. La notion de fantasmes primaires .....	123
La langue fondamentale .....	124
Freud et le fantasme .....	126
L'inconscient originaire .....	128
Fantasmes originaires et fantasmes primaires .....	129
Leurre et vérités imaginaires .....	131
Le polyphasisme imaginaire .....	136
Nature du fantasme primaire .....	138
Genèse du fantasme primaire .....	143
Chapitre 11. Freud et la violence .....	149
Freud et la mort du père .....	150
Freud et sa mère .....	156
Freud et la femme .....	163
Freud et la psychose .....	167
PARTIE III. L'HYPOTHÈSE D'UN INSTINCT VIOLENT FONDAMENTAL .....	171
Chapitre 12. La violence et la clinique .....	173
Observation I. « La mort ou la vie ? » .....	174
Observation II. « Ma vie d'abord » .....	177
Observation III. « Qui sera tué ? » .....	178
Observation IV. « Une phobie primitive » .....	181

Observation V. « L'image de la mère morte » .....	186
Observation VI. « Du sang sur les mains » .....	189
Chapitre 13. La violence et la vie .....	199
En deçà de la psychopathologie .....	199
En dehors de la psychopathologie .....	203
Chapitre 14. « Instinct violent » et « pulsion de mort » ....	215
L'ombre de Nietzsche .....	216
La notion de « pulsion » .....	219
Le Bemächtigungstrieb .....	221
L'instinct de type « animal » .....	225
L'étayage pulsionnel .....	227
La « pulsion de mort » chez Freud .....	229
La violence prégénitale chez K. Abraham .....	232
L'erreur de A. Adler et la prudence de M. Klein .....	236
Chapitre 15. Pour une théorie de la violence .....	241
Quelques interrogations .....	241
Points de vue parallèles .....	247
La violence au sein des autres concepts freudiens .....	252
Chapitre 16. Essai de synthèse .....	259
CONCLUSION .....	273
POSTFACE. PRÉVENTION DES EFFETS D'UNE « VIOLENCE »	
DEVENUE AGRESSIVITÉ .....	283
BIBLIOGRAPHIE .....	291
Index .....	303
OUVRAGES DE JEAN BERGERET .....	307





# Avertissement

LA PREMIÈRE ÉDITION de cet ouvrage a paru en 1984 aux Éditions Bordas, puis Dunod. L'ouvrage fut l'objet de plusieurs rééditions. Par contre la diffusion par « le bouche à oreille » impliqua malheureusement de plus ou moins grandes déformations du propos. On rencontrait des personnes persuadées que l'auteur estimait que tout humain était naturellement agressif. Le propos de l'ouvrage était bien plus différencié.

La violence fondamentale ne correspond qu'à une défense de la personne pour préserver son intégrité physique ou relationnelle, une sorte d'instinct de défense. La violence naturelle ne se transforme en agressivité que dans les cas où le sujet s'estime (vraiment ou à tort) agressé. Ceci est valable tout autant dans les relations personnelles que groupales, culturelles, nationales, etc... Nombre de conflits ou de guerres n'ont pas d'autre origine.

Une plus large diffusion de cet ouvrage dans le cadre de la collection IDEM permettra de toucher un public davantage diversifié.

Jean Bergeret



# Avant-propos

**B**EAUCOUP d'eau a coulé sous les ponts depuis la première édition de cette recherche sur les origines de la violence, en 1984. Beaucoup d'eau, beaucoup de salive ou beaucoup d'encre aussi. Mais surtout beaucoup de sang, hélas ! L'opinion publique s'émeut de l'importance prise actuellement par ce qu'on appelle classiquement « la violence » alors que certaines précisions s'avèrent très nécessaires.

La plupart des représentants des différentes sciences humaines s'est déclarée d'accord avec la distinction proposée en 1984 entre « violence » et « agressivité ». Car il semblerait opportun d'une part de réserver le terme de « violence » à un instinct purement défensif, commun à l'homme et aux animaux, sans désir particulier de nuire aux autres et d'autre part les différents destins de cet instinct. L'agressivité, véritable attitude d'attaque de l'autre, ne constituant qu'une des variétés d'évolution de la violence naturelle.

Il existe des développements fort heureux de la violence dans l'énergie mise au service de la vie sociale, de l'amour, de l'ambition professionnelle tout à fait logique, du sport etc. Par contre, lorsqu'un sujet s'estime injustement empêché de développer son envie de vivre selon ses désirs, la violence peut facilement engendrer une plus ou moins vive agressivité. C'est-à-dire un besoin de nuire à ceux considérés (à tort ou à raison) comme s'opposant à la libre évolution du sujet. Ce qui inquiète tout autant le public que les pouvoirs publics eux-mêmes.

Il n'est pas question de réprimer la violence fondamentale tout à fait naturelle. Mais penser réduire par la seule répression les méfaits, individuels ou collectifs, d'une agressivité, devenue fâcheusement matérialisée, constitue une erreur stratégique grave qui risque d'intensifier les réactions agressives.

Si la répression devient parfois inévitable, il demeure surtout nécessaire, pour prévenir nombre de débordements, de se pencher sans attendre sur les causes affectives ou objectives d'un sentiment d'injuste contrainte. L'arsenal des moyens d'action dans le cadre d'une prévention vraiment primaire est bien connu dans le domaine des toxicomanies ou des conduites suicidaires, ou de bien d'autres difficultés. Ces modèles d'action préventive n'ont rien de spécifique ni de moralisateur. Il s'agit avant tout et à côté d'autres dispositions parfois nécessaires, d'un dialogue bien conduit sur les conflits affectifs du sujet et acceptable pour lui selon la particularité du cas envisagé. D'un autre côté, il conviendrait de comprendre quels seraient les désirs profonds du sujet et d'encourager en ce sens des investissements réalistes de la violence naturelle jusque-là si mal utilisée.

Nous pouvons souhaiter que la poursuite des recherches théoriques et cliniques sur la "violence fondamentale" puisse se voir engagée à partir de la réédition de cet ouvrage de base.

Mais il conviendrait, en plus, que de telles recherches puissent intéresser tous ceux qui, sur le terrain, se trouvent placés en position d'acteurs dans une perspective vraiment préventive de toutes sortes de désordres, en grande partie, évitables. Afin que l'exclusivité des dispositions prises en face de délicates situations relationnelles du moment, ne soit pas accordée à la répression de débordements agressifs déjà matérialisés. Pussions-nous induire un souci de prévention primaire visant à développer d'heureux investissements de la violence naturelle chez des sujets, ou des groupes, que nous aurions surtout avantage à considérer comme se sentant narcissiquement blessés. À quel niveau ? Et pourquoi ?

# Introduction

« Je me permets de penser que si la psychanalyse n'avait à son actif que la seule découverte du refoulement du complexe d'Œdipe, cela suffirait à la faire ranger parmi les plus précieuses acquisitions nouvelles du genre humain. »

S. Freud, *Abrégé de psychanalyse*, 1938.

**J**E ME suis bien souvent surpris à réfléchir sur cette phrase que Freud écrivait peu avant sa mort et dont le contenu manifeste ne pose bien sûr aucun problème pour un psychanalyste ; cependant le conditionnel accompagné de la restriction *n'... que* doit aussi nous faire rechercher quels peuvent être les divers sens latents d'une telle phrase. Freud voudrait-il nous dire que les découvertes psychanalytiques portent *aussi* sur des domaines qui vont bien au-delà des problèmes liés aux notions de complexe d'Œdipe ou de refoulement, donc de sexualité ? Ou, pour être plus précis encore, la psychanalyse aurait-elle eu le mérite d'attirer notre attention sur des problèmes situés dans un *en deçà* historique antérieur à l'effcience de la problématique imaginaire génitale ? Il semble que, comme cela est fréquent tout au long de l'œuvre de Freud, le préconscient freudien, admirable coordinateur associatif, nous transmette un message évident, en nous avertissant de la nécessité de poursuivre au-delà notre effort élaboratif, en direction d'autres développements arrêtés obligatoirement en 1939.

Malheureusement l'*Abrégé de psychanalyse* demeurera définitivement inachevé... tout comme l'œuvre géniale qu'il était chargé de résumer... Or, comme le souligne J. Strachey, Freud Freud avait déployé dans ce dernier ouvrage un esprit de synthèse et une lucidité remarquables. Ce que Freud a voulu nous dire ne peut se limiter à ce qui apparaissait comme déjà incontesté en 1938, c'est-à-dire le rôle joué par le complexe d'Œdipe et le refoulement des représentations de ce complexe dans la psychogenèse.

Mais d'un autre côté, comment envisager de découvrir le message latent sans nous laisser déborder par notre propre imagination et en demeurant fidèle à la pensée freudienne ? Il me semble que la méthode psychanalytique classique constituera, comme toujours, le seul fil directeur possible dans notre effort pour parvenir au langage du préconscient freudien ; ce permanent fil directeur psychanalytique c'est le fil *associatif*. Je m'efforcerai donc d'avancer, dans les hypothèses que je chercherai à confirmer ou à infirmer tout au long de cet ouvrage, en partant de deux sources associatives : d'une part, un essai de mise en valeur de nombreuses petites touches inexploitées ou même parfois inattendues et simplement esquissées tout au long de l'œuvre de Freud d'autre part, le rapprochement de points de vue complémentaires que Freud pouvait émettre sur des sujets imprévus et importants mais de façon fragmentaire dans plusieurs œuvres écrites soit à la même époque soit à des époques différentes. La même démarche sera utilisée à propos de l'*Œdipe-Roi* de Sophocle et du mythe auquel la pièce se réfère. Ainsi apparaîtra ma méthodologie et je l'étendrai aussi, bien sûr, à des travaux d'auteurs post-freudiens.

Quant à mes hypothèses de départ, elles se situeront à quatre niveaux.

1) L'épanouissement tant narcissique que génital d'une personne ne peut atteindre son sommet que si l'intégration et l'élaboration des différentes étapes de la psychogenèse ont pu correctement s'ébaucher pendant l'enfance, et se structurer dans l'étape terminale de la crise d'adolescence, sous le primat du génital et du modèle relationnel triangulaire dit *œdipien*. Il s'agit, autrement dit, dans ce cas (mais dans ce cas seulement) d'un mode définitif de structuration de la personnalité de type *névrotique*. Je limiterai donc l'usage de ce terme à un mode structurel général englobant certes les éventualités morbides appelées « névrotiques » mais sans réduire aux aléas morbides l'ensemble des modèles névrotiques de fonctionnement mental.

2) Si le *complexe d'Œdipe* demeure, comme l'a montré Freud, vraiment universel et s'il interroge effectivement tous les enfants des hommes, les conditions dans lesquelles se déroule parfois l'enfance ou l'adolescence ne permettent pas à chaque être humain de répondre de façon semblable aux sollicitations œdipiennes, et par voie de conséquence d'intégrer et

d'organiser les différentes composantes psychiques de la vie affective individuelle sous le primat du génital et de l'économie œdipienne.

Il s'avérerait sans aucun doute très hasardeux de réduire au seul modèle *névrotique* les possibilités psychogénétiques de l'ensemble de l'humanité. Il ne serait pas très heureux en effet, ni du point de vue de la théorie, ni du point de vue de la cure, de considérer une organisation dépressive comme un cas particulier d'évolution *névrotique* ou d'approcher une structure psychotique comme s'il s'agissait d'une simple forme, même extrêmement grave, d'aléa *œdipien*.

3) Le modèle œdipien peut certainement être envisagé, sans le dévaluer pour autant, comme un modèle essentiellement *économique* d'intégration des différentes composantes psychiques d'une personnalité plutôt que comme un modèle dynamique, au sens strict du terme. Ce n'est pas porter atteinte à l'importance de la libido que de mettre l'accent sur le *sens* et la *vectorisation* que la libido imprime à l'énergie psychique, beaucoup plus que sur une énergie propre qu'elle serait à même de déployer pour lutter contre une énergie antagoniste et synchrone, quel que soit le nom donné à cette autre forme d'énergie.

4) Plutôt que de chercher à tirer sur la représentation que nous nous faisons de la période authentiquement œdipienne comme sur une peau de chagrin pour décrire des éléments *d'Œdipe* de plus en plus précoces et de moins en moins sexualisés, plutôt que de s'acharner à définir des aspects violents primitifs qui continueraient à être justifiés uniquement par le désir incestueux, il paraît préférable d'envisager plus directement les conséquences de la conception freudienne du phénomène de l'*étayage* pour rendre compte de l'articulation télescopique de la libido sur une violence vitale profonde, de manière d'une part à utiliser ainsi le dynamisme fondamental de cette violence et à lui fournir d'autre part un but, des zones corporelles érogènes spécifiques et un objet.

Les deux premiers niveaux d'hypothèses ont été largement développés par mes soins depuis 1970 dans mes précédents ouvrages et dans mes autres publications. Depuis 1978 j'ai proposé, en plus, dans de nombreux exposés et dans différents articles, des réflexions portant sur les deux derniers niveaux d'hypothèses que je viens de formuler ici. Le présent

volume constitue le développement et la synthèse des raisonnements sur lesquels entend s'appuyer une vérification de mes dernières hypothèses ; il s'agit d'envisager aussi les conséquences théoriques et pratiques qu'il semble possible d'en tirer.

Il est intéressant de noter qu'au 32<sup>e</sup> Congrès de l'Association Psychanalytique Internationale (Helsinki, 1981) M. Laufer a présenté en séance plénière une communication soutenant — sans choquer pour autant ses collègues — que le complexe d'Œdipe ne saurait être mis en activité tant qu'un certain mode de relation objectale n'a pu être atteint ; c'est le complexe d'Œdipe qui organise en fin de compte la vie mentale future de l'individu, mais ce n'est qu'après la puberté, et vers la fin de la période d'adolescence, qu'il serait possible de connaître avec certitude le degré d'efficacité auquel sera finalement parvenue l'organisation œdipienne. L'auteur fait remarquer qu'on ne précise jamais assez ce qu'on entend par *relations pré-œdipiennes*, et qu'on confond dangereusement en clinique, ce qui relève d'un côté d'un après-coup et d'un autre côté d'une expérience réellement vécue dans le passé. La thèse soutenue par M. Laufer est qu'il convient de distinguer les fantasmes secondaires de ceux qui apparaissent comme authentiquement primaires.

Le *but* de ma recherche a toujours été de préciser la nature des représentations et des mises en scène imaginaires qui se tiennent à l'origine des formations fantasmatiques les plus précoces rencontrées chez un être humain, et probablement, comme le suppose Freud, chez tout être vivant. Nous entrons ainsi dans le domaine de la violence, précurseur à mon sens, et non pas antagoniste, de l'amour. Violence destinée, en plus, à se mettre logiquement au service de l'amour.

Il paraît nécessaire maintenant de proposer une *définition* de mon sujet et une justification de mon titre.

On m'a reproché parfois d'avoir choisi le terme de « violence » qui apparaît à certains comme ne présentant pas une garantie d'assez grande neutralité énergétique ; ce terme est entendu comme trop marqué par une connotation d'agression, voire de viol dès que les attitudes apparentes se sexualisent. On aurait préféré, semble-t-il, me voir utiliser une expression se limitant à traduire plus clairement l'idée d'une énergie de base encore



indifférenciée. Je comprends ce souci, mais je crois nécessaire de bien marquer les exigences dominatrices de la force que j’entends ainsi évoquer et je développerai ma façon de comprendre les différences radicales existant entre la violence fondamentale et l’agressivité. À ce propos, il convient de remarquer qu’en français le singulier « violence » conserve le sens d’une disposition mentale assez générale alors que le pluriel « les violences » correspond au contraire à des attitudes comportementales, à proprement parler agressives, n’ayant pas pu être intégrées au niveau des mentalisations et mettant en cause tout autant les objets qui subissent les violences que les sujets qui les exercent. Quand on parle des « femmes battues » ou des « enfants martyrs » on s’intéresse, tout comme dans « on bat un enfant », beaucoup plus aux vécus de l’objet des violences qu’aux dispositions mentales propres à l’agresseur.

Je qualifie la violence dont je parle de « fondamentale » car je pense qu’elle touche aux fondations (au sens architectural et étymologique : *fundamentum*) de toute structure de la personnalité, quelle que puisse être cette structure. Quant au terme de *violence*, il n’est que la traduction du latin *violentia*, dérivé du verbe *violo* dont le sens sexuel demeure très accessoire et dont le premier exemple souvent cité dans les lexiques se trouve être fortuitement une phrase de Cicéron : « *violare vitam patris*<sup>1</sup> ». Il ne s’agit pas du tout ici d’une violence sexuelle mais des fondements d’une véritable lutte pour la vie. D’ailleurs le verbe latin *violo* est tiré du radical grec ancien βιF qui a donné naissance tout autant au substantif βια (la violence) qu’au substantif βιος (la vie). La violence dont il est question ici correspond donc étymologiquement (c’est-à-dire dans la langue fondamentale de l’inconscient collectif de notre culture) à une force vitale présente dès l’origine de la vie et dont je tenterai de suivre les vicissitudes. Notons enfin qu’une telle violence est citée dans l’Iliade comme attribut de personnages mythiques ayant eu des combats vitaux à livrer, tels Héraclès ou Etéocle (le propre fils d’Œdipe).

---

1. Attenter à la vie de son père.

Pour illustrer mon propos, je voudrais donner un exemple de ma double démarche méthodologique en revenant au contexte de la phrase de Freud que j'ai placée en exergue à cette introduction.

On est en droit de s'étonner, à la lecture de *l'Abrégé de Psychanalyse*, de voir Freud rappeler, une fois encore en 1938, sa conviction que Shakespeare n'était pas le *père* des œuvres qui portent son nom et, comme dans un roman familial tout à fait typique, la paternité « réelle » se voit reportée sur un noble (le comte Edward d'Oxford) que Freud présente, en plus, comme déchu...

Je reviendrai plus loin sur « l'affaire Shakespeare » qui porte sur six textes de Freud. Signalons seulement ici l'embarras de J. Strachey quand il eut à traduire en anglais « l'Étude autobiographique » de 1925 dans laquelle Freud contestait pour la première fois la légitimité d'une paternité chère aux Britanniques. J. Strachey avait parfaitement perçu chez Freud une violence parricide qui risquait de réveiller inopportunistement chez ses compatriotes le spectre trop ouvertement *violent* de Cromwell...

Nous retrouvons en effet, aussitôt après le passage où il est fait allusion à Shakespeare, la citation d'une phrase tirée du *Neveu de Rameau* de Diderot et rapportée *en français dans le texte* comme les deux autres passages de son œuvre où Freud a cité intégralement le même texte (*Introduction à la psychanalyse* en 1916, et « l'Opinion de la Faculté sur le procès Halsmann » en 1931). Ce texte dit :

« Si le petit sauvage était abandonné à lui-même, qu'il conservât toute son imbécillité et qu'il réunit au peu de raison de l'enfant au berceau, la violence des passions de l'homme de 30 ans, il tordrait le cou<sup>1</sup> à son père et coucherait avec sa mère. »

Il y a lieu de formuler deux remarques à propos de cette citation de Diderot. Tout d'abord nous notons que Freud considère très clairement

---

1. Dans deux des textes originaux de Freud, il est porté le mot « col » et dans le troisième (repris chez Goethe) il est transcrit « cou ». De quel « col » pouvait-il s'agir ?

l'enfant comme un « petit sauvage » qui, sans l'induction œdipienne parentale, ne parviendrait finalement pas à intégrer sa violence initiale au sein d'une pulsion libidinale conduisant à une vectorisation effectivement réalisée sous le primat du génital. Le texte est sans équivoque : il s'agit (et Freud a cité trois fois, intégralement, ce passage) de tordre le cou au père *et* de coucher avec la mère, non de tordre le coup au père *pour* coucher avec la mère. Il y a relation de coordination et non de subordination. Cette distinction me paraît capitale et se verra rappelée tout au long de mon développement.

D'autre part, il convient de procéder à une remarque associative : le même texte de Diderot est cité à propos du cas de Philippe Halsmann, parricide condamné à Innsbrück en 1929 et acquitté par la cour d'appel de Vienne en 1930, après une expertise réalisée par le Professeur Kupka qui avait sollicité l'avis de Freud. Or il apparaît comme vraiment étonnant de voir Freud invoquer « le complexe d'Œdipe » pour expliquer le geste meurtrier de l'accusé sans faire aucune allusion à la mère ou à l'inceste. On pourrait donc considérer qu'il s'agit là de l'évocation par Freud de ce que je considère comme le premier temps de la véritable histoire d'Œdipe, celui de la violence non encore intégrée au sein de la vectorisation libidinale. De plus, dans ce bref travail sur le cas Halsmann, il est fait allusion à une œuvre de Freud beaucoup plus connue : « Dostoïevski et le parricide » (1928) dans laquelle Freud ne s'intéresse alors qu'aux aspects violents et nullement aux aspects génitaux, même quand il compare les trois formes de parricides décrits dans le drame de Sophocle, dans *Hamlet* et chez Dostoïevski. Freud insiste à ce propos sur la réversibilité de l'idée de mort : mort du père ou mort de soi-même.

Dans le contexte de l'*Abrégé*, Freud s'intéresse au fondement phylogénétique ; il nous rappelle que l'enfant entre, à l'âge de deux à trois ans, dans une phase d'excitation sexuelle dirigée vers le parent du sexe opposé et il estime qu'une rivalité en découle à l'égard du parent de même sexe ; mais, avant cette période, Freud ne décrit qu'un sentiment de tendresse de la part de l'enfant à l'égard de la mère. Même si l'enfant n'a pas été l'objet de soins maternels très tendres, dit Freud, il arrive que la tendresse à l'égard de la mère n'en soit ultérieurement que plus forte. Comment comprendre

cette attitude surprenante sans penser à une formation réactionnelle contre des sentiments de violence précocement éprouvés à l'égard de la mère ? D'autant plus que, dans le même paragraphe, Freud précise que, de toute façon, même si le nourrisson a été très affectueusement entouré, il estimera toujours avoir été maltraité par la mère. En lisant le texte de près nous nous apercevons donc que Freud envisage, au niveau de la relation précoce entre mère et enfant, une inéluctable violence réciproque sous-jacente dont le destin logique est l'intégration dans le cadre des mouvements de tendresse. Freud prend bien soin de nous avertir (tr. fr. p. 76) que des parties importantes des apports phylogénétiques agissant *plus fortement dans la prime enfance* ne sont pas encore comprises par lui.

Freud nous précise (tr. fr. p. 57) que ces événements des premières années consistent tout autant en des violences exercées par l'adulte qu'en des attitudes séductrices. Si de telles influences sont trop fortes et résistent à l'intégration sexuelle, Freud montre que la névrotisation logique des systèmes de pensée ne peut se produire et que nous nous engageons dans des voies perverses ou psychotiques. À ce propos Freud constate d'emblée (tr. fr. p. 52) que la référence œdipienne de son approche se limite à l'étude des structures névrotiques et que, dans le cas des structures psychotiques (tr. fr. p. 77), l'univers pulsionnel se trouve envahi par les poussées violentes rendant impossible une pacification des relations aux objets externes.

Freud reconnaît (tr. fr. p. 54) n'avoir pas pu étudier d'assez près les facteurs précoces liés à des frayeurs trop intenses non intégrées dans une problématique génitale et réactivées par de nouvelles situations violentes vécues ultérieurement. La violence des conditions traumatisantes extérieures n'est épargnée à nul être humain, reconnaît Freud qui se pose très clairement la question (p. 56) de l'exclusivité du rôle attribué aux pulsions sexuelles dans l'apparition des troubles morbides. Il se déclare incapable de se prononcer encore.

Tout cela représente dans le bilan de fin de vie de Freud beaucoup de nuances et beaucoup de réserves portant sur ce qui se situe psychogénétiquement en amont de l'Œdipe génital. Ces réserves n'ont pas été suffisamment relevées par les psychanalystes ; c'est comme si l'Œdipe

classique, mis en avant par Freud, constituait pour le psychanalyste une sorte de fétiche lui permettant, comme l'a rappelé Freud, toujours dans l'*Abrégé* (tr. fr. p. 79), « d'échapper ainsi à la peur de la castration » par une sorte de conjuration liée à sa dénonciation des origines extérieures d'une menace, de la même façon que l'ancienne inquisition dénonçait de tous côtés la présence des forces démoniaques extérieures. Freud nous avait pourtant mis en garde (tr. fr. p. 80), dans les derniers paragraphes de son testament, contre la tendance à croire que le fétichisme ne concerne que les autres... Il nous a avertis que certaines situations vécues dans la toute petite enfance, situations d'origine tant extérieure qu'intérieure, sont l'objet d'une dénégarion d'une partie de nos perceptions. Il en résulte pour nous tous la coexistence de deux attitudes contradictoires destinées à détacher le Moi des réalités les plus gênantes. Je crois que nous pouvons nous demander si ces processus précoces sont tous de nature vraiment génitale. Freud ne semble pas en être tout à fait certain à la fin de sa vie. La dernière ligne écrite par Freud dans l'*Abrégé* apparaît comme un message de modestie : « Nos perceptions conscientes ne nous permettent de connaître qu'une bien faible partie de tous ces processus. »

Mes hypothèses demeurent des hypothèses ; elles sont destinées à favoriser de nouvelles réflexions, de nouvelles recherches. Il n'est point question pour moi de contester la position de Freud plaçant le complexe d'Œdipe au sommet des différents organisateurs du psychisme humain. Il me paraît essentiel en effet que le primat du sexuel œdipien parvienne le plus complètement possible à donner un sens à l'ensemble des activités de l'individu. L'aventure œdipienne demeure le seul garant pour le psychisme de l'efficience des mécanismes de *liaison* qui constituent aussi, corrélativement à l'Œdipe, le nœud d'une authentique métapsychologie freudienne.

C'est le génital œdipien qui lie, sans aucun doute, toutes les énergies. Mais que se passe-t-il quand cette liaison ne peut s'effectuer vraiment sous le primat de l'Œdipe ? Ou bien tout simplement *avant* qu'elle ne soit structurellement encore effectuée ?

Telles sont les questions que la clinique m'a conduit régulièrement à me poser. Nous sommes tentés d'utiliser parfois notre certitude du rôle capital de l'Œdipe, à des fins défensives, voire fétichistes d'occultation d'un autre domaine, plus archaïque et plus redoutable encore, d'un certain point de vue, que la sexualité.

Nous n'avons aucun intérêt à fétichiser Freud lui-même à l'intérieur d'une carapace, fut-elle déclarée « génitale ».

Il me semble nécessaire au contraire d'envisager sous un jour nouveau ce qui se passe avant la mise en action de la triangulation œdipienne, ou bien encore quand cette triangulation se trouve entravée. Une telle recherche me paraît d'autant plus nécessaire que l'évolution sociale contemporaine avec son atmosphère œdipienne devenue maintenant quelque peu raréfiée fait apparaître de plus en plus clairement au jour des fondements violents non intégrés sous le primat du génital, et risquant au contraire d'entraîner vers des fins purement agressives peu ou prou d'un potentiel affectif humain demeurant toujours tourné, au fond des choses, vers des finalités d'ordre sexuel.



# ŒDIPE ET SOPHOCLE





## Œdipe avant Sophocle

FREUD a été largement suivi par l'ensemble des psychanalystes quand il a proposé de considérer le thème de l'inceste avec ses conséquences comme l'élément fondamental et universel du mythe d'Œdipe. Les hellénistes et les mythologues ne sont pas toujours de cet avis.

Le caractère universel reconnu au mythe d'Œdipe tiendrait donc beaucoup moins à l'universalité de la répression de l'inceste supposée exprimée dans le mythe, qu'à la particulière réussite de l'articulation des différents mythes présentés, portant dans leur ensemble (beaucoup plus que dans leur détail) sur les radicales distinctions existant entre les dieux et les hommes. Tous les auteurs sont d'accord pour reconnaître l'importance des origines lointaines et multiples du mythe tout autant que l'intérêt des liens de filiation attribués à Œdipe. Le travail de synthèse réalisé par D. Anzieu en 1966 demeure des plus démonstratifs à ce propos.

À partir de cette étude de D. Anzieu, on peut considérer que du point de vue *proto-œdipien* il est toujours fait état dans les textes les plus anciens :

1) D'un *double* courant de sentiments régnant entre les parents et les enfants, un courant d'amour d'une part et un courant de violence d'autre part.

2) De la fonction *structurante* de ces *deux* courants et d'amour et de violence.

3) D'une conception de l'enfant qui fait de celui-ci à la fois un enfant chéri et un monstre, c'est-à-dire un objet sur lequel se trouvent condensés en même temps et des désirs voluptueux et des angoisses concernant la vie.

Le genre de rapports entre enfants et parents, ou entre humains et divinités qui domine dans cette mythologie périœdipienne est marqué,

de façon très évidente, par *la violence* sous toutes formes, le meurtre ne constituant qu'une forme particulière d'expression de la violence relationnelle sous-jacente. Il s'agit tout autant de violence (pouvant aller jusqu'à la mise à mort) exercée sur le père par le fils que sur le fils par le père, sur le père par la fille et sur la fille par le père, sur la mère par le fils ou la fille que sur le fils par la mère. Il est peu fait état, par contre, de scènes de meurtres effectués par la mère sur la fille. Et il a été remarqué qu'il était tout à fait exceptionnel, avant l'apparition du mythe d'Œdipe proprement dit, de rencontrer des allusions à des situations où la violence et le meurtre se présentent comme concomitants de l'inceste.

On pourrait donc concevoir la forme archaïque prise par le mythe comme se contentant d'exprimer une situation de violence humaine primitive et universelle, sous ses aspects les plus élémentaires et les plus brutaux ; la « faute » sexuelle n'interviendrait que secondairement pour tenter de donner un sens imaginaire plus élaboré à la violence première en même temps qu'elle lui fournirait une logique sociale rendant le procès de la violence plaidable sous le couvert des excuses qu'on accorde toujours à une passion amoureuse<sup>1</sup>. La théorie freudienne de *l'étayage* apparaîtrait ainsi comme de nature à rendre compte de l'intégration des mises en scène imaginaires violentes les plus précoces au sein d'une économie génitale plus complexe plaçant dans le rôle d'organisateur la position triangulaire dite « œdipienne » avant l'élaboration de laquelle il ne saurait y avoir de fantasme incestueux vraiment constitué avec son économie propre. On connaît par ailleurs la fréquence des utilisations abusives de la notion de *régression*. D'un point de vue strictement historique, il semble difficile de concevoir le mode le plus primitif pris par le mythe (c'est-à-dire celui où la violence apparaîtrait seule en premier plan dans l'imaginaire) comme une régression défensive réalisée *après-coup* à partir d'une problématique incestueuse.

---

1. Il ne conviendrait pas, dans ces deux premières éventualités, de prêter aux grecs anciens des sentiments et des conflits qui sont ceux d'un moment de notre culture, par exemple la façon dont la sexualité (et en particulier l'inceste) était vécue à Vienne en 1900.

D. Van Der Sterren fait état des recherches qu'il effectua avec M. Mackensie — Van Der Noordaa et qui mirent en évidence plus de trente analogies entre le mythe œdipien grec et la fin tragique de la dix-huitième dynastie qui concerne « Thèbes » également (mais en Égypte) sous le règne d'Echnaton (1375 à 1358 av. J.-C.) après que le pharaon ait éliminé toutes les traces de sa filiation dans une sorte de lutte à mort contre l'image du père ; ce dernier point avait déjà été abordé par K. Abraham en 1912.

N. Nicoláidis s'est efforcé de comprendre la progressivité selon laquelle l'appareil psychique collectif d'un peuple élabore peu à peu une mise en scène mythologique. Il est possible de rapprocher ce point de vue des travaux consacrés par D. Anzieu, R. Kaës, et leurs collaborateurs aux problèmes concernant l'appareil psychique groupal.

Jusqu'à Eschyle, et Eschyle y compris, le mythe œdipien et ses variantes ne comprennent pour l'essentiel que la lutte entre deux personnages. Tout semble permis alors dans l'univers imaginaire relationnel sauf le meurtre commis entre parents d'une part et enfants de l'autre, et essentiellement celui commis par les enfants sur les parents. Euripide lui-même, qui écrivait peu après Sophocle, nous présente encore un « Œdipe » très conforme à la version antérieure du mythe. Il convient de remarquer que si, dans la tragédie de Sophocle, la découverte du parricide va de pair avec celle de l'inceste, il n'en a pas toujours été ainsi dans les formes les plus anciennes prises par le mythe d'Œdipe. Dans un certain nombre de versions nous savons qu'il existe deux personnages distincts : d'une part, Jocaste épouse de Laïos et, d'autre part, un personnage (aux noms variables) qui aurait été l'épouse d'Œdipe. Ne doit-on voir là qu'un simple clivage défensif ?

Il est nécessaire de tenir compte aussi du fait que si le terme d'inceste ne figure pas dans les dictionnaires de grec ancien, ce n'est point par pudeur d'auteur ou d'éditeur mais parce que le terme général n'existait pas dans l'antiquité grecque. L'inceste réalisé avec la mère pouvait certes se dire *μητ ρομιζία* ; mais d'une façon plus générale on parlait de *ανοσίος συνουσία*, c'est-à-dire d'union non autorisée par les dieux aux humains, ce qui revient à dire que l'inceste était réservé aux dieux, qu'il s'agissait d'un acte *ὅσιος* c'est-à-dire « sacré ». Cependant, bien souvent, pour exprimer l'inceste

on procédait, comme Œdipe lui-même quand il s'accuse dans la pièce de Sophocle du forfait commis, par une périphrase  $\nu\mu\phi\acute{\iota}\omicron\varsigma \tilde{\omega}\nu \tilde{\epsilon}\rho\omicron\nu\alpha\pi\omicron$  (v. 1357-58), c'est-à-dire « l'époux de celle dont j'étais né ».

On pourrait, bien sûr, estimer que la représentation de l'inceste est tout simplement *inexprimable* en raison d'un refoulement lié à la réprobation. Les hellénistes ne semblent pas de cet avis ; ils considèrent plutôt l'inceste comme étant, chez les Grecs, une outrance de l'amour, une forme d'*hubris* de l'amour, réservée, comme toutes les outrances, aux dieux et exclue du droit des humains, tout comme le « Roi-soleil » jouissait, à Versailles, dans son Olympe terrestre, de la capacité de procéder très ouvertement à des actes pour lesquels le peuple était, au même moment, sanctionné avec sévérité.

Dans les antécédents prêtés par les Grecs à Œdipe, on retrouve plusieurs lignées de personnages qui entrent en lutte les uns avec les autres pour des raisons apparemment diverses, mais pour un seul motif profond : la conquête du pouvoir. L'inceste prend peu d'importance dans toutes ces actions violentes, ce qui rejoint la thèse de M. Delcourt.

D. Anzieu rapporte (à partir de la *Théogonie d'Hésiode*) les exploits célèbres de Cronos émasculant son père Ouranos (ce qui donne naissance aux Erinyes, déesses de la vengeance), du même Cronos dévorant ensuite ses enfants (pour ne pas être tué par eux) ou bien les livrant aux bêtes sauvages, puis de Zeus (dernier fils de Cronos) qui finalement tuera son père pour prendre son trône, avalera sa compagne Métis enceinte, par crainte d'être tué par l'enfant qui doit naître, renoncera à épouser Thétis par peur de l'enfant qui naîtrait éventuellement, puis se mariera à Pélée (leur fils Achille est destiné à être tué préventivement par un mortel). Par ailleurs l'union de Zeus et de Héra sa sœur donne naissance à Arès, dieu de la violence, lequel n'engendrera que des personnages violents (géants, cyclopes, amazones, Orion). De l'adultère de Zeus et Aphrodite naîtra, outre Eros et Antéros, le dieu de la crainte (Deimos) et celui de la terreur (Phobos) et une fille, Harmonie, dont un des descendants serait Œdipe lui-même, par suite de l'union d'Harmonie et de Cadmos.

Les problèmes évoqués portent au premier chef sur des questions de *descendance*.